Lettres inédites, problématiques inédites ?

New letters, new questions?

Irène Passeron

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5501>

DOI : 10.4000/rde.5501

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 115-126

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Irène Passeron, « Lettres inédites, problématiques inédites ? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5501> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5501>

Propriété intellectuelle

Lettres inédites, problématiques inédites ?

La singularité et la richesse de la correspondance de D'Alembert nous émerveillent : singularité d'un mathématicien philosophe et littéraire, singularité d'un enfant trouvé, vivant entre plusieurs mondes, depuis les canapés des salons où furent les traits d'esprit, jusqu'aux fauteuils austères de la prestigieuse Académie royale des sciences et à ceux, plus convoités encore, de la « française », en passant par les bancs de la populaire rue Michel-le-comte ; richesse d'une correspondance de plus de 2300 lettres¹ couvrant les quarante années précédant la Révolution française, richesse de l'éventail social que l'on parcourt à travers ses interlocuteurs, souverains (Frédéric II, Catherine II), hommes et femmes de lettres (Voltaire, Hume, M^{me} Du Deffand, M^{lle} de Lespinasse), mathématiciens (Euler, Cramer, Lagrange), magistrats de province, médecins, hommes de cour, « pauvres diables » de tous crins, aspirants scientifiques ou poètes, soit plus de quatre cents

1. Après la campagne de recherche et de description des lettres *de*, ou *à*, D'Alembert, menée de 1996 à 2008, grâce à l'énergie et l'esprit méthodique d'Anne-Marie Chouillet et de Jean-Daniel Candaux, sur la base des travaux menés par Marta Rezler et John Pappas (400 lettres ont pu être retrouvées depuis leurs premières listes), nous avons fait paraître l'*Inventaire analytique de la correspondance. 1741-1783*, vol. V/1, *Œuvres complètes de D'Alembert*, Paris, CNRS Éditions, 2009 (*Inventaire analytique* dans ce qui suit). La définition même d'une lettre constituant un élément critique de notre description, il convenait de lister globalement toute forme d'échange, plus ou moins public, afin de pouvoir tracer une ligne de partage cohérente bien que mobile entre les 2287 lettres « privées » recensées à ce jour et la centaine de textes publiés, pour des raisons diverses, sous forme de « lettres » (voir l'introduction de l'*Inventaire analytique* et la liste des lettres ostensibles publiée en annexe). La numérotation de cet *Inventaire analytique* sert de référence à la publication de toute la série V de *Correspondance* : les deux premiers chiffres donnent l'année, les deux suivants l'ordre dans l'année. Lorsqu'une lettre nouvelle fait son apparition, ou qu'une modification de datation est nécessaire, une lettre est ajoutée à ce numéro. L'inventaire complet, à jour et interrogeable, ainsi qu'un certain nombre de transcriptions et de manuscrits, a été mis en ligne par A. Guilbaud et continuera à être enrichi sur le site D'Alembert en toutes lettres : <http://dalembert.academie-sciences.fr/Correspondance/>

personnes² en correspondance avec l'ami de collègue, l'ennemi idéologique, l'ami de cœur, le géomètre ou le secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Diderot

Et qu'en est-il de Diderot, l'infatigable et malicieux complice des débuts de l'*Encyclopédie* ? Même si sa présence affleure dans nombre de missives, l'absence complète d'échange manuscrit entre les deux co-éditeurs, jusqu'à la crise de 1759 et au refroidissement de leurs relations, ne laisse pas d'intriguer. Afin d'expliquer ce manque, on pourrait de prime abord penser que des amis de jeunesse qui se rencontraient régulièrement au Panier-Fleuri, à en croire Rousseau³, puis, dans les débuts mouvementés de l'*Encyclopédie*, autour des manuscrits reçus, des épreuves d'imprimerie et des ripostes aux journalistes de Trévoux, n'ont guère le temps ni la nécessité de s'écrire. Mais d'autres éléments militeraient plutôt pour une autre interprétation de cette lacune : Paris est grand et l'on s'y échange de très nombreux billets que la postérité ne conserve pas toujours, ce dont témoignent les échanges parisiens qui nous sont parvenus, visiblement fragmentaires et pour la plupart restant longtemps inédits, car disséminés, thématiquement comme géographiquement. Des correspondants souvent difficiles à identifier et inconnus de l'historiographie, des billets allusifs, non datés, nous permettent de mesurer la densité des échanges écrits dans une ville où il est plus aisé de faire porter une lettre par un domestique que de trouver porte close. Si D'Alembert prend la plume, nous allons le voir, pour prévenir son amie qu'il la verra le jour même à six heures du soir et lui raconter les nouvelles du jour, que ne devait-il avoir à apprendre ou à demander à Diderot, son « intime ami », dont il se plaint « qu'il demeure à présent au diable »⁴, c'est-à-dire au bas de la rue Mouffetard... L'intensité des échanges verbaux provoquerait plutôt l'inflation des échanges écrits⁵. Si la correspon-

2. À ce jour, 436 correspondants ont été identifiés. Les correspondants de 45 lettres restent non identifiés.

3. Voir les notices Condillac (p. xxiv), Diderot (p. xxxvi), et Rousseau (p. liv), ainsi que le § II.3 « Amitiés et relations de jeunesse » (p. lxiii, ainsi que la p. xv) de l'introduction de la *Correspondance générale 1741-1752*, vol. VI/2, *Œuvres complètes de D'Alembert*, Paris, CNRS Éditions, 2015 (*Correspondance 1741-1752* dans ce qui suit).

4. *Inventaire analytique*, lettre 46.03, publiée intégralement et annotée dans *Correspondance 1741-1752*.

5. Si deux tiers des lettres conservées de la correspondance du très sédentaire D'Alembert sont échangées avec des correspondants hors de France, quasiment toutes prennent leur source ou leur essor lors des discussions de vive voix. Par ailleurs, bien

dance entre Diderot et D'Alembert manque donc complètement, comme celle entre D'Alembert et Condorcet, encore mieux attestée, c'est sans doute que l'une et l'autre ont existé, puis ont disparu. Non conservés, ou plus probablement, rassemblés et détruits, les échanges avec Diderot participaient peut-être du « discours postliminaire » de l'*Encyclopédie* que D'Alembert promettait à Maupertuis en 1752 :

« Mais je suis d'avis qu'afin de ne point nous détourner de notre ouvrage, nous renvoyions toutes les controverses au dernier volume. Je feray pour lors un discours postliminaire qui contiendra l'histoire de l'*Encyclopédie*, de ses traverses, de ses succez, de ce qu'il faudroit faire pour la perfectionner. Je voudrois d'avance etre au moment de faire ce discours : car il y aura de bonnes anecdotes et de bonnes choses »⁶.

On sait que D'Alembert n'eut ni la patience ni la persévérance de Diderot qui mena l'ouvrage à bien, avec l'aide de Jaucourt, mais on ignore ce que sont devenues « les bonnes anecdotes » des premières années dont D'Alembert se délectait de faire son miel ultérieurement. Il est même frappant de voir, dans la courbe de progression des lettres conservées qui suit l'envol de la renommée de l'académicien, le trou que constitue l'année de crise, 1759.

Sans doute faute de place, D'Alembert ne conservait pas toutes ses correspondances, mais au moins la plupart des lettres d'Euler, de Frédéric II, de Voltaire, de Lagrange⁷. Après le transfert de ses papiers à Condorcet, à sa mort en 1783, certaines parties ont pu se perdre ou ne pas être conservées. Ce sont tout de même une dizaine de milliers de folios manuscrits qui sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de l'Institut, inventoriés par le Groupe D'Alembert, et progressivement édités. Cependant, presque aucun de ces papiers n'est relatif à l'*Encyclopédie*, ni même aux activités de D'Alembert antérieures à 1770. Cette correspondance disparue nous enseigne au moins une chose : à lire les lettres conservées à l'aune de l'économie épistolaire du temps. Les témoignages apportés par la correspondance, en particulier iné-

que les « billets » parisiens soient moins l'objet d'une conservation et que les lieux d'expédition ou de destination ne soient pas toujours connus, 305 échanges intra-muros avec D'Alembert ont pu être recensés.

6. Lettre 52 .07 (*Correspondance générale 1741-1752*, p. 386-391, p. 391 pour cet extrait).

7. À eux seuls, les échanges avec Voltaire (527 lettres), avec Frédéric II (281 lettres) et avec Lagrange (172 lettres) représentent donc 43 % des lettres « privées » et ont été, pour l'essentiel, publiés en 1785 (436 lettres publiées dans l'édition de Kehl des *Œuvres* de Voltaire), 1788 (260 lettres publiées dans l'édition des *Œuvres posthumes* de Frédéric II), et un siècle plus tard, en 1882 pour la correspondance avec Lagrange (172 lettres dans l'édition de ses *Œuvres* faite par L. Lalanne).

dite, sur la première période de la bataille encyclopédique, sont donc essentiels⁸.

Une lettre inédite retrouvée en 2017 : « il vaut mieux tard que jamais... »

Les lettres à Madame de Crequy nous sont précieuses à plus d'un titre : elles documentent une facette de D'Alembert bien connue de ses contemporains, son enjouement et ses plaisanteries, que ses textes imprimés ne révèlent pourtant presque jamais ; elles documentent plus généralement la vie d'un salon quasiment inconnu, où D'Alembert conversait avec Rousseau⁹ ; elles croisent enfin les fils de l'aventure encyclopédique dans ses nombreuses dimensions.

Mais pour voir se dessiner le rôle de cette marquise elle-même assez mystérieuse¹⁰, encore faut-il pouvoir ne pas emmêler le fil chronologique de la vingtaine de lettres inédites qui apparaissent sur le marché des autographes en 1948¹¹. Tous ces « billets », sauf un, ne

8. Il est possible, via l'interface citée n. 1, d'interroger les résumés, pour obtenir les lettres mentionnant Diderot ou l'*Enc.*, par exemple.

9. Lettre 165, de Rousseau à M^{me} de Crequy, de Paris le 9 octobre 1751 : « Je me rendrai donc à vos ordres, Madame, le jour qu'il vous plaira de me prescrire. Je sais que M. d'Alembert a l'honneur de vous faire sa Cour ; sa présence ne me chassera point ; mais ne trouvez pas mauvais, je vous supplie, que tout autre tiers me fasse disparaître ». (R. A. Leigh, *Correspondance complète de Jean Jacques Rousseau*, t. II, p. 169, Institut et Musée Voltaire, Les Délices Genève, 1965).

10. Si la fin de sa vie est mieux connue, en particulier grâce à sa correspondance avec Sénac de Meilhan et si la structure et les archives d'une famille de bonne noblesse ne présentent pas les mêmes pans obscurs que l'ascendance de l'enfant trouvé D'Alembert, les sources primaires pour la période qui nous intéresse ne sont pas légion. Un témoin tardif, Charles Pougens, ami de D'Alembert dans ses dernières années, alors que le savant ne fréquente plus M^{me} de Crequy devenue dévote depuis 1755 semble-t-il, a rédigé un petit livre qui fournit de nombreuses anecdotes vraisemblables sur l'amitié qui a uni D'Alembert et la marquise pendant une dizaine d'années (*Lettres philosophiques à M^{me} *** sur divers sujets de morale et de littérature*, Paris, François Louis, libraire-éditeur, 1826). Paul Tisseau a écrit le seul ouvrage documenté à partir de lettres et manuscrits aujourd'hui dispersés (*La Marquise de Créqui*, Paris, Émile-Paul frères, 1927), aucune crédibilité historique ne pouvant être accordée à l'ouvrage mystificateur de Maurice de Courchamps, fallacieusement intitulé *Souvenirs de la marquise de Crequy* qui est dénoncé dès sa parution en 1842 comme une imposture, mais que l'on retrouve malheureusement régulièrement utilisé.

11. Les lettres de D'Alembert à la marquise de Crequy sont dispersées lors de leur vente à Paris, Hôtel Drouot, 20-21 avril 1948, où elles sont décrites très succinctement en un lot : « 2 L.A.S, d'Alembert et 18 L.A. à la marquise de Créqui, l'une est datée du 11 juillet 1749, les autres sans lieu ni date ; en tout, 37 p. in-4° et in-8°, adresses, cachets ». Sans doute étaient-elles restées groupées jusque là dans des archives familiales. En retour, aucune lettre de la marquise n'est répertoriée, ni dans les papiers.

Mon projet, madame, étoit de vous voir de bonne heure
 aujourd'hui, mais puisque vous ne serez visible que tard,
 je n'iray donc chez vous que vers les six heures, & écris bientôt
 le cas de dire qu'il vaut mieux tard que jamais. Je vous
 portay mes deux lettres, mais je vous prie que la seconde
 ne soit vue que de M^r. l'ambassadeur, puisqu'elle a été
 par publique, & que je ne dois même le sçavoir jamais. Je vis
 hier à l'opéra l'abbé de Canaye, qui est enfin revenu
 de Maroc et d'Alger, j'eus donné mon élog, et
 j'eus en dis même par cœur la plus grande partie. Il
 m'en parla fort content. Je n'en diray pas autant de Remond
 de P. albine. Il me demanda, en posant de l'abbé,
 si vous savez qu'il avoit reçu le matin de votre part
 n'étoit pas de moi, j'eus dit que non, qu'il étoit peut-

Figure 1

Première page du manuscrit autographe
 de la lettre de D'Alembert à M^{me} de Crequy.

portent ni lieu ni date, et les contenus, même lorsque nous en connaissons le manuscrit, restent très allusifs. De surcroît, l'intégralité des textes n'est pas disponible, car la plupart des lettres n'étaient connues que par des extraits de catalogues de vente¹². La publication par Ralph Leigh des lettres de Rousseau à la marquise permettait de supposer que toutes les lettres de D'Alembert étaient antérieures à 1755. Une dernière requête lancée auprès des bibliothèques avant la publication de l'*Inventaire* avait permis de localiser deux lettres acquises par le Musée Rousseau de Montmorency en 2007, dont l'existence était connue par les catalogues de vente, sans avoir pu être localisées jusque-là. Une de ces lettres, du « mercredi 8 », qui semble la première du lot par son ton plus formel, peut être datée précisément de juin 1746 par son contenu¹³. D'Alembert remerciait en effet la marquise d'avoir pris la plume à l'instant où elle apprenait par des amies communes, les dames Lemery, que les *Réflexions sur la cause générale des vents* étaient primées à Berlin. Plus exactement, écrivait-il seulement, « au sujet du prix de que je viens de remporter », et vérification faite, il s'avère que D'Alembert n'a jamais remporté qu'un seul prix, n'ayant plus voulu concourir nulle part après l'échec de 1752 à Berlin. On voit donc que l'on s'écrit souvent et rapidement à Paris, entre deux visites espacées de quelques jours à peine. Le prix a en effet été annoncé à l'Académie de Berlin lors de la séance du 2 juin 1746 et D'Alembert n'a pu le savoir avant le 7 juin, à supposer que la nouvelle lui soit adressée à la sortie de la séance et qu'elle prenne le chemin de poste le plus direct de Berlin à Paris. Il est donc possible que D'Alembert soit allé rendre visite aux dames Lemery¹⁴ le 7 juin au soir, ou le 8 dans la journée, profitant de la séance académique pour traverser la Seine¹⁵ et que celles-ci se soient

D'Alembert, ni ailleurs. En revanche, les lettres de Jean-Jacques Rousseau à Madame de Crequy sont publiées dès 1820 et des manuscrits en passent encore en vente publique.

12. Fort utiles, les catalogues nous permettent d'identifier les lettres. À ce jour, les 20 lettres passées en vente en 1948 ont pu être identifiées et il ne nous manque plus le texte intégral que pour 6 d'entre elles.

13. Lettre 46.04a, de D'Alembert à M^{me} de Crequy, *Correspondance 1741-1752*, p. 23-24

14. Sur le salon de la veuve du chimiste Lemery et de sa fille, Magdeleine Catherine Lemery (1707-1768), qui logeaient à deux pas de l'appartement parisien de M^{me} de Crequy, dans l'enceinte du collège Mazarin, au Pavillon des Quatre-Nations quai Conti, voir sa notice et la seule lettre de D'Alembert connue (*Correspondance 1741-1752*, Introduction p. 1. et et p. 61-62). Sur ce point comme sur d'autres, les informations recueillies dans les archives par Françoise Launay ont été précieuses pour reconstituer les puzzles sociaux.

15. Les procès-verbaux de l'Académie royale des sciences portent mention de la présence de D'Alembert, associé géomètre, à la séance du mercredi 8 juin 1746, trace indispensable de la régularité de ses membres (Registre manuscrit, 1746, p. 140). Il n'y

empressées d'en informer leur voisine. Enfin, deux lettres faisaient des allusions claires à l'élection de D'Alembert à l'Académie française se placent entre la fin de 1754 et le début de 1755¹⁶. Nous disposons donc d'un intervalle temporel pour situer les lettres à Madame de Crequy, entre 1746 et 1755.

La datation et l'interprétation de ces lettres étaient donc délicates¹⁷ et sujettes à modification, ce qui ne manqua pas de se produire, lorsque le texte intégral de la lettre, initialement placée en 1753 (*Inventaire analytique*, lettre 53.07), vint à notre connaissance en 2017. Ce texte, qui se déploie sur trois pages, la quatrième portant l'adresse (voir la reproduction des f. 1r° et 2v°), le voici, tel qu'il se donnait à lire à voix haute, en balbutiant sur les points de suspension :

[f. 1r°] Mon projet, madame, étoit de vous voir de bonne heure aujourd'hui, mais puisque vous ne serez visible que tard, je n'iray donc chés vous que vers les six heures, & c'est bien le cas de dire qu'il vaut mieux tard que jamais. Je vous porteray mes deux Epitres, mais je vous prie que la seconde ne soit vüe que de Mr. l'ambassadeur, puisqu'elle n'est pas publique, & que peut etre elle ne le sera jamais. Je vis hier à l'opera l'abbé de Canaye, qui est enfin revenu de Maroc et d'Alger, je luy donnay mon Eloge, et je luy en dis meme par cœur la plus grande partie. Il m'en parut fort content. Je n'en diray pas autant de Remond de St. Albine. Il me demanda, en presence de l'abbé, si un ouvrage qu'il avoit recu le matin de votre part n'étoit pas de moy, je luy dis que non, qu'il étoit peut / [f. 1v°] etre de vous, & que je venois de rencontrer l'abbé du Resnel qui m'avoit dit qu'il le soupçonnoit d etre de l'abbé de Canaye. Remond me repondit qu'effectivement il étoit en doute si cet ouvrage étoit de moy, parce qu'il n'y avoit pas reconnu ma maniere ; ce n'est pas pourtant que cela . . . ne soit . . . tr . . . tr . . . tres bien, mais c'est que . . . je . . . n'y . . . ay . . . pas vu . . . au reste . . . il y a . . beaucoup . . . de bien . . . a en dire . . . Voila tout ce que j'en ay pu tirer, & notre conversation dura plus d'une heure, cela divertissoit beaucoup l'abbé qui se plaisoit à toutes ses ratures. Je voudrois pouvoir vous rendre aussi la conversation que l'abbé de Canaye eut hier à l'academie sur cet Eloge avec

est pas fait mention de son prix, aussi bien n'est-il pas d'usage que les procès-verbaux enregistrent ce type d'information. En revanche, ce jour là, l'Académie lui donne à examiner une n-ième quadrature du cercle. A l'occasion de cette séance (de trois heures à cinq heures de l'après-midi), D'Alembert a néanmoins dû transmettre la nouvelle de son succès, rapidement ébruité, sans peut-être même qu'il se donne lui-même la peine de franchir le pont-neuf pour passer du Louvre au quai Conti, ainsi qu'il l'avait fait quotidiennement lors de sa scolarité au collège Mazarin.

16. Lettres 54.15 et 55.01 (*Inventaire analytique*, p. 46 et 47).

17. Je tiens à remercier Élisabeth Badinter et Jean-Daniel Candaux qui se sont prêtés au jeu de l'enquête et l'ont éclairée de leurs lumières tout au long des dix dernières années, ainsi que Thierry Bodin, pour les informations indispensables sur la circulation des manuscrits qu'il nous a apportées.

l'abbé du Resnel. Mais c'est une espece de Pantomime qui n'est pas / [f. 2r°] du ressort du papier. L'abbé de Canaye pretend que l'abbé du Resnel luy a dit la dessus en gestes, tout ce qu'on peut dire de plus precis. Si vous voyés Remond, faites le accoucher, je vous prie. Il a grand besoin de sage femme, & il n'en scauroit rencontrer de meilleure. Vale . . . c'est a dire en françois, adieu.

P. S. Comme j'allois fermer ma lettre il m'est arrivé trois Pretres, qui ont resté une demi heure chés moy. Ils m'ont beaucoup parlé du livre de Buffon & de celui du P^e. de Montesquieu, que la Sorbonne veut condamner. Il y a apparence que le Montesquieu aura bien de la peine a s'en tirer, quoy qu'il remüe ciel et terre pour cela.

/ [f. 2v°] A Madame

Madame la marquise de Crequi

[trace de cachet de cire rouge]

Le support matériel ou le contenu peuvent-ils nous aider à replacer cette lettre dans les activités de D'Alembert au début des années 1750, et, inversement, nous fournir des éléments pour une datation plus précise ?

Commençons par le support. Écrite, comme la plupart des lettres dont nous avons pu voir le manuscrit, sur les trois premières pages d'un bi-feuillet (de dimensions, ouvert, 33 cm sur 22 cm), elle permet, suivant le pliage classique sur elle-même, de la cacheter et d'écrire l'adresse sur la quatrième page. On obtient ainsi un pli de 9 cm sur 7 cm. L'adresse ne porte bien sûr pas de marque postale, puisqu'elle a été portée à la main. En revanche, la lettre a été cachetée et les traces de cire qui subsistent montrent clairement que le cachet était rouge. Sur les 13 lettres à la marquise dont nous connaissons le manuscrit, 2 n'ont ni adresse ni cachet, 10 ont été cachetées de rouge et une seule, 51.03, l'a été de noir. Le libellé de l'adresse varie, la variante la plus significative portant sur la graphie du nom de la marquise¹⁸, tantôt « Crequi », tantôt « Crequy ». Il semblerait que les adresses portent la graphie « Crequi » jusqu'à la mi-1751, mais toutes les dates ou presque étant sujet à caution et toutes les adresses n'étant pas connues, il est difficile d'inférer avec certitude que D'Alembert a changé sans retour sa façon de rédiger ses adresses. De même, une certaine incertitude plane sur son utilisation de la cire noire¹⁹. Deux lettres seulement portent un cachet noir jusqu'en 1766, celle, datée, du 15 juin 1751, adressée à Gabriel Cramer (51.07) et celle, dont nous restituons la date autour du 10 février 1751, adressée à M^{me} de Crequy (51.03). Avec beaucoup de prudence, nous pouvons donc dire que la connaissance de ces éléments matériels nous conduirait à une datation antérieure à celle de 51.03.

La lettre elle-même ne semble par ailleurs pas avare d'informations, soit, dans l'ordre, les « deux Épîtres » dont l'une ne sera peut-être jamais publique, le retour de l'abbé Canaye du « Maroc et d'Alger », l'« Éloge » que D'Alembert lui donne, dont Canaye est satisfait et qui est l'objet, pour Remond de Sainte-Albine, d'un

18. Renée Caroline de Froullay (1714-1803) avait épousé Louis Marie de Crequy en 1737 dont elle était veuve depuis 1741 (les références et les informations biographiques précises ont été établies par Françoise Launay et sont rassemblées dans l'index de la *Correspondance 1741-1752*, p. 519). Elle signait « Crequy de Froullay » (voir par exemple sa signature sur l'acte du 5 juin 1761, Archives nationales, MC/ET/LXIV/371), graphie que nous avons adoptée.

19. Jusqu'à présent, peu d'importance avait été accordée à la description matérielle des lettres, en particulier à la couleur des cachets ou de leurs traces. Une première étude, sommaire, sur la correspondance de D'Alembert, montre la prépondérance des cachets de cire rouge (226 pour 30 noirs). Au XVIII^e siècle, contrairement au XIX^e siècle, le cachet de cire noire ne signifie pas toujours un deuil. La seule corrélation claire entre l'utilisation de la cire noire et un deuil, dans la correspondance de D'Alembert (comme dans celle de Condorcet), apparaît 20 ans plus tard, à l'occasion de la mort de Louis XV, le 10 mai 1774, et alors que D'Alembert est secrétaire perpétuel de l'Académie française. Jusqu'à la fin de l'année 1774, les 9 lettres pour lesquelles nous avons cette information sont cachetées de noir.

bafouillement cocasse, les ouvrages de Buffon et Montesquieu aux prises avec la Sorbonne.

Contrairement à l'allusion au prix dont il a été question plus haut, celle aux épîtres est plus épineuse à élucider. Indépendamment des considérations sur l'adresse, on pouvait penser qu'il s'agissait, pour l'une, de l'épître dédicatoire à son *Essai d'une nouvelle théorie de la résistance des fluides*, dédié au marquis d'Argenson²⁰, disgracié depuis 1747 et suffisamment proche de D'Alembert (qu'il appelait « son ami ») pour que celui-ci fasse de fréquents séjours dans son château de Segrez. L'autre aurait été la lettre d'accompagnement que D'Alembert adresse au marquis le 13 ou 14 janvier 1752 (lettre 52.02). Il y a d'autres « épîtres » possibles, mais ce tandem était suggéré par la lettre 52.03 adressée à M^{me} de Crequy (dont nous avons restitué la date avec une forte probabilité au 20 ou 21 janvier 1752), dans laquelle D'Alembert écrit : « Voicy mon Épître à Mr. d'Argenson. Il n'en savoit rien, et a été fort surpris, comme vous pensez : j'y avois joint une lettre qui accompagnoit le livre. Mais la lettre n'est que pour vous, et pour Mr. votre oncle [le bailli Louis Gabriel de Froullay, ambassadeur de Malte] si vous voulez. », formulation proche de ce que l'on trouve dans notre lettre : « Je vous porterai mes deux Épîtres, mais je vous prie que la seconde ne soit vüe que de Mr. l'ambassadeur ». En même temps, pourquoi les envoyer le 20 janvier s'il pensait déjà les apporter un peu plus tôt, et pourquoi appeler “épître” une simple lettre. Par plaisanterie ? Aurait-il oublié ? C'est possible. Dans cette hypothèse, notre lettre devrait précéder de peu 52.03 et être datée de la mi-janvier 1752.

On sait que D'Alembert et le jovial abbé de Canaye, qu'il appelait « mon abbé » se voyaient souvent, allaient à l'Opéra, conversaient philosophiquement et restèrent amis toute leur vie²¹. Un tel voyage au Maroc et à Alger aurait dû laisser des traces au ministère des Affaires étrangères, dont les archives restèrent cependant muettes... L'explication doit en effet se lire entre les lignes de ce délicieux passage de la lettre de D'Alembert à M^{me} Du Deffand du 14 avril 1753 :

« Je serois enchanté de vous mener l'abbé ; mais je doute qu'il puisse obtenir un congé de *Thérèse Philosophe*. Je lui disois, il y a quelque tems, que j'avois été le recommander aux religieux de la Merci pour la rédemption des captifs : il y en a à Maroc et à Tunis de moins esclaves que lui. Avec cela il est content, se moque de tout, est fou à lier, et a près de soixante ans. Je mourrois de passer un jour comme il passe l'année » (53.11).

20. René Louis de Voyer de Paulmy, 2^e marquis d'Argenson (1694-1757).

21. Sur Étienne de Canaye (1694-1782), voir la notice de la *Correspondance 1741-1752*, p. xxxii.

« Thérèse », ce n'est autre que la nièce de l'abbé Canaye, M^{me} de Menilglaise²² avec laquelle il vivait, et qui le maintenait dans les fers de l'amour (comme le prêtre de *Thérèse philosophe*), si l'on en croit D'Alembert et M^{me} Du Deffand, qui avait déjà plaisanté sur ce thème dans sa lettre précédente (53.10). Cette proximité pourrait conduire à placer la lettre début 1753, mais la plaisanterie sur les esclaves de l'amour a bien pu durer deux ans au moins (l'abbé est mort à 88 ans, en 1782, toujours esclave). De plus, l'allusion à l'éloge donné à Canaye fait immédiatement penser à l'épître dédicatoire de l'*Essai sur les gens de lettres*, vibrant hommage à son ami²³. Mais la suite peut nous faire envisager une autre hypothèse...

Car l'ouvrage envoyé par M^{me} de Crequy à Remond de Sainte-Albine²⁴ ne peut être qu'un ouvrage de D'Alembert publié de façon anonyme. Il n'y a donc pas d'autre candidat que son « Éloge de l'abbé Terrasson », d'abord publié de façon anonyme dans le *Mercur* de janvier 1751²⁵, et dont il disait à son ami genevois Gabriel Cramer : « à propos de mercur, vous trouverez dans celui de janvier, qui va paroître, un Eloge que j'ay fait de l'abbé Terrasson, et sur lequel je suis bien aise de garder quelque tems l'incognito, pour voir ce qu'on en dira » (51.02). D'Alembert tenait vraiment à savoir comment son « Éloge de l'abbé Terrasson », son premier essai littéraire (qui serait, dans cette hypothèse, l'éloge donné à l'abbé Canaye et quasiment réitéré), allait être reçu (il y fait souvent référence en janvier-février 1751) et c'est pour cela qu'il le donne à son grand ami l'abbé Canaye, afin qu'il lui donne son avis. La liaison avec la réaction de Remond arrivant sur ces entrefaites se comprend alors bien mieux!

En revanche, il n'y a aucune ambiguïté sur l'ouvrage de Buffon, son *Histoire naturelle*, parue en septembre 1749 (pour les trois premiers volumes) et violemment attaquée par les intraitables *Nouvelles*

22. Élisabeth Marie de Carel de Vaux (c. 1707-1786), mariée en 1723 à Claude Charles Droullin, marquis de Menilglaise, mort en 1769.

23. « Recevez, mon cher ami, ce fruit de nos conversations philosophiques, qui vous appartient autant qu'à moi. Je ne puis mieux l'adresser qu'à vous, dont l'exemple prouve si bien qu'on peut vivre heureux sans les Grands, & dont le commerce fait sentir combien il est facile de s'en passer [...] » *Essai sur la société des gens de lettres et des grands, sur la réputation, sur les Mécènes, et sur les récompenses littéraires*, publié dans les *Mélanges* qui paraissent en janvier 1753, sans que le dédicataire, l'abbé Canaye, ne soit nommé. Il ne le sera qu'à partir de la deuxième édition, en 1759.

24. Pierre Remond de Sainte-Albine (1699-1778), rédacteur à la *Gazette de France* et au *Mercur*, ne brillait manifestement pas par son éloquence et sa vivacité : « Boindin disait de lui que c'était un homme qui avait de l'esprit quand on lui en donnait le temps », *Dictionnaire des journalistes*, notice 674, en ligne.

25. « Reflexions sur la personne & les ouvrages de M. l'abbé Terrasson », *Mercur de France*, janvier 1751, p. 29-44.

ecclésiastiques jansénistes dès février 1750. Le 15 janvier 1751, la Sorbonne envoyait à Buffon la liste des propositions qu'elle jugeait répréhensibles, le 12 mars, Buffon faisait amende honorable et la Sorbonne se déclarait satisfaite... Il ne semble pas qu'en 1752 et 1753, la Sorbonne se soit à nouveau penché sur son cas. Pas davantage d'incertitude sur l'ouvrage de Montesquieu, l'*Esprit des lois*, paru en novembre 1748, suscitant une querelle à plusieurs fronts qui court sur cinq ans, depuis avril 1749 jusqu'en 1754²⁶. En réponse aux attaques jansénistes, Montesquieu publiait sa *Défense de l'Esprit des lois* début février 1750. Le 17 août 1751, la Sorbonne votait la censure de 19 propositions de l'ouvrage, ayant commencé son examen le 1^{er} août 1750 mais en ajournait la publication en septembre ; le 17 juin 1752, projet de censure en 13 points suivie le 1^{er} août d'une censure sur 17 points qui ne sera finalement pas publiée ; mise à l'index effective en mars 1752.

En conjuguant et évaluant ces différents éléments, leur cohérence et leur taux d'incertitude, il semble raisonnable de s'arrêter finalement sur l'hypothèse suivante : cette lettre à M^{me} de Crequy date de fin janvier ou de début février 1751. En ce cas, l'une des deux épîtres apportées pourrait rester celle au marquis d'Argenson, préparée un an à l'avance. Une autre candidate est l'épître de l'*Encyclopédie*, dédiée au comte Marc Pierre d'Argenson²⁷ (celui qui avait envoyé Diderot à Vincennes en 1749), signée des deux éditeurs, ce qui n'empêche pas que D'Alembert en fasse bénéficier M^{me} de Crequy en primeur. Voilà pour celles qui ne sont pas encore publiées. L'épître déjà publiée pourrait être celle au marquis Lomellini, à qui sont dédiées les *Recherches sur la précession des équinoxes*, parues en 1749. Ce qui rend cette hypothèse probable est que D'Alembert reproduira cette dédicace dans l'*Essai sur les gens de lettres* (note d), en 1753, signe qu'elle avait été appréciée et que l'auteur y était attaché : « Les plus grands génies de l'Antiquité mettoient le nom de leurs amis à la tête de leurs ouvrages, parce qu'un ami leur étoit plus cher d'un protecteur ». Voilà une phrase qu'il était peut-être doux de faire parvenir à son amie, qui ne devait pas avoir la *Précession des équinoxes* sur sa cheminée...

C'est donc toute une stratégie de reconnaissance éditoriale qui se lit dans cette lettre, portée par l'enthousiasme et la gaité d'un éditeur qui va, dans les mois du printemps 1751, rédiger le *Discours préliminaire* qui fera du géomètre un philosophe.

26. Voir la chronologie dressée par Claude Lauriol dans le *Dictionnaire Montesquieu* en ligne.

27. Marc Pierre de Voyer de Paulmy, comte d'Argenson (1696-1764), frère cadet du marquis précédemment cité.